

Les métamorphoses de la « littérature mondiale »

La notion de « littérature mondiale » a donné lieu, depuis une quinzaine d'années, à des débats parfois très virulents dans un grand nombre de régions du monde. Ce terme désigne-t-il une réalité ou une idée, voire une utopie ? Un patrimoine esthétique universel ou le levier conceptuel d'une analyse critique ? Est-il suspect d'occidentocentrisme ou permet-il, au contraire, de rendre justice aux cultures littéraires dites périphériques ? La plupart des réponses à ces questions s'autorisent aujourd'hui d'exégèses souvent antagonistes, mais toujours virtuoses, des quelques réflexions parfois sybillines que Goethe a consacrées à la « *Weltliteratur* » entre 1827 et 1832. C'est que l'écrivain allemand est unanimement considéré comme le précurseur d'une histoire véritablement comparée ou globale de la littérature.

Ces multiples « retours à Goethe » ont pour effet de nous faire oublier que les propositions contemporaines ne sont pas de simples relances d'un projet qui n'attendrait, depuis près de deux siècles, que d'être enfin réalisé. Les réappropriations dont la notion de « littérature mondiale » a fait l'objet entre-temps ne peuvent pas être assimilées à des sortes de faux départs désormais négligeables. Elles tissent au contraire une histoire aux bifurcations méconnues : de Weimar à New York, en passant par Petrograd et Istanbul, de Marx à Moretti, en passant par Gorki, Auerbach ou Said, cet ouvrage relate les métamorphoses d'une ambition tour à tour cosmopolite, militante, éducative, humaniste et critique. Autant d'usages passés qui pèsent sur les controverses actuelles, et dont les traditions concurrentes forment un héritage à la fois méconnu et générateur d'innombrables malentendus.

À l'aéroport

Peut-être faisait-il beau. Dans le cas contraire, m'en serais-je simplement aperçu ? J'attendais au quai d'embarquement, accompagné de l'une de ces valises au format standard que les compagnies acceptent en cabine. C'était un jour de semaine, en fin de matinée. Quelle était ma destination ? Je ne m'en souviens plus. La seule image qui me reste mêle une sorte de lumière ouatée et la promiscuité nerveuse d'une foule en costume sombre. Je suis assis, en train de prendre des notes. Les hommes d'affaires trépignent en consultant leur téléphone. Où vont-ils, pour leur part ? Une pensée me vient pour ces cadres, obligés parfois malgré eux de faire plusieurs fois le tour du monde chaque année, sinon chaque mois. Et puis, comme piqué par mon propre dard, je réalise que je suis parmi eux, moi aussi, dans cette sorte de désert secondaire où rien n'importe plus ni du lieu, ni du temps. Il y a eu les anthropologues de cabinet ; y aurait-il désormais des intellectuels d'aéroport ?

Soudain, je ressens une présence à mes côtés. L'homme est étrangement calme. Son immobilité attire mon attention et j'en viens à l'observer du coin de l'œil. Pourquoi n'ouvre-t-il pas le *Financial Times* ? Je sursaute lorsqu'il m'adresse la parole :

LUI : Pardonnez-moi de vous importuner, mais ces endroits me donnent le cafard. J'ai besoin de discuter pour sentir mon sang circuler, ne serait-ce que dans ma tête. Et puis, j'ai lu sans le vouloir dans votre carnet de croquis que vous travaillez sur la « littérature mondiale »...

MOI : Disons que je tâche d'arriver à en penser quelque chose.

LUI : C'est passionnant ! Mais il me semblait que tout avait été dit sur la question. Goethe, le grand Goethe, n'a-t-il pas inventé la notion même de *Weltliteratur* et, dans le même temps, épuisé par son génie tout ce que l'on pourrait en dire ?

MOI : Oui, en 1827.

LUI : Intéressant ! Moi qui croyais que c'était le jeune écrivain encore plein de sève qui rêvait d'un concert des nations où son talent pourrait être reconnu. Mais non, vous dites qu'il s'agissait du vieux Goethe, quelques années à peine avant sa mort ?

MOI : Il avait alors 77 ans, et il est mort en 1832.

LUI : Cela laisse peu de temps, en effet. Vous vous proposez donc de reprendre ce qu'il a laissé en plan ?

MOI : D'autres que moi s'y sont essayé depuis, et ma réflexion porte davantage sur cette série ininterrompue de reprises et de relances.

LUI : Maintenant que vous le dites, les choses me reviennent. J'ai trouvé une fois le terme de *Weltliteratur* dans un texte de Marx. Erich Auerbach en touche un mot également. Comme tout cela est loin !

MOI : Si l'on se fie aux dates, sans doute. Mais le questionnement me semble redoutablement actuel.

LUI : Je serais curieux de vous entendre là-dessus.

MOI : Regardez autour de vous. Cet homme là-bas, que lit-il ?

LUI : Un polar scandinave.

MOI : Et cette femme qui rigole avec son collègue, que tient-elle dans ses mains ?

LUI : Le roman d'une femme écrivain américaine, prix Nobel de littérature.

MOI : Et que trouve-t-on dans la vitrine du kiosque ?

LUI : Pour autant que je puisse en juger par les noms des auteurs, des ouvrages traduits du français, de l'anglais et, peut-être aussi, du portugais.

MOI : Autrement dit, les gens qui voyagent dans le monde entier trouvent aujourd'hui à leur disposition, sur tous les points du globe ou presque, des œuvres littéraires qui viennent de régions très éloignées.

LUI : Du monde entier, pourrait-on dire.

MOI : Pas tout à fait. Les auteurs dont vous avez évoqué les noms sont Américains, Français, Brésiliens, Suédois. Il n'y a guère de Nigériens, d'Ivoiriens, de Japonais ou de Chinois.

LUI : C'est vrai. Mais quel rapport avec la *Weltliteratur* ? Le monde n'a-t-il donc pas répondu aux espoirs de Goethe ?

MOI : Nous parlions de la *pertinence* qu'il peut y avoir aujourd'hui à s'emparer de cette notion, des facteurs qui la rendent à nouveau disponible, et non de son application mécanique aux phénomènes contemporains. La circulation des œuvres littéraires a en effet changé de nature au cours des trente dernières années. Elle est devenue pour partie transnationale, sous l'impulsion d'un secteur éditorial qui opère par-delà les frontières étatiques ou linguistiques. Elle est également très rapide dans le cas de certaines œuvres dont les éditeurs, convaincus par les agents littéraires, pensent qu'elles se vendront bien en traduction (parce que leur auteur a obtenu un prix prestigieux, ou en raison d'un engouement du public pour une certaine région du monde). Il arrive même que des romans paraissent simultanément sur tous les continents et dans des dizaines de langues : à Genève, à Buenos Aires ou au Cap, on a campé devant les librairies pour s'arracher le dernier tome de *Harry Potter*.

LUI : Il s'agit d'une littérature commerciale, de cette « littérature industrielle » qu'évoquait déjà Sainte-Beuve. Il est logique qu'elle suive les règles d'un marché toujours plus global, puisqu'elle fait partie des biens de consommation les plus ordinaires.

MOI : Détrompez-vous. Vous trouverez, dans les kiosques des aéroports, des écrivains aussi différents que Salman Rushdie, Marc Lévy, Paolo Coelho, David Lodge, Umberto Eco, Günter Grass ou José Saramago. On ne peut pas dire, de la moitié d'entre eux au moins, qu'ils aient calibré leurs ambitions artistiques dans le seul but de satisfaire un public-cible.

LUI : Mais Philippe Jaccottet ? Pierre Michon ?

MOI : Peut-être n'ont-ils pas encore trouvé les relais nécessaires.

LUI : Tout le monde écrit pourtant des haïkus, en Asie, bien sûr, mais également en Europe de l'Est et en Amérique du nord : quel lectorat rêvé pour Jaccottet ! Quant à Michon, je suis convaincu qu'il ferait fureur en Argentine ou en Bolivie !

MOI : Vous comprendrez que dans une telle configuration culturelle nous soyons tentés, et presque contraints, d'approcher les œuvres littéraires avec de nouvelles questions. La notion de « littérature mondiale » présente à première vue quelques atouts : elle a été forgée par un écrivain ; elle a un certificat d'ancienneté qui la blanchit de tout soupçon d'improvisation conceptuelle ; elle invite à bousculer les routines nationales d'établissement et d'interprétation des corpus. En somme, elle promet beaucoup.

LUI : On pourrait imaginer que le vieux Goethe ait vu juste.

MOI : Les passages dans lesquels il s'exprime sur la *Weltliteratur* sont très épars ; et ils ne forment pas un ensemble systématique qu'on pourrait résumer en une définition. Il y a plusieurs pistes, parfois allusives et souvent soumises à la reformulation, aux amendements, à la retouche. Mais les exégètes en sont venus à bout, en proposant diverses manières plausibles de reconstituer la pensée de Goethe sur ce point. Ce qui tempère surtout les vertus de la notion de « littérature mondiale », ce sont ses innombrables réemplois depuis près de deux siècles dans des contextes très différents. Le terme est désormais si lourd de significations en partie contradictoires qu'on ne sait plus vraiment ce qu'il désigne au juste.

LUI : A vous entendre, il faudrait commencer par démêler cet écheveau... Voilà comment sont les mots : des grenouilles qui veulent se faire passer pour des bœufs !

MOI : Dites plutôt : des grenouilles que *nous* voulons faire passer pour des bœufs. Car le premier écueil à éviter en l'occurrence est bel et bien le psittacisme : sait-on vraiment, en invoquant la « littérature mondiale », ce que sont le monde et la littérature ?

LUI : N'en demandez-vous pas trop à une simple expression ? J'ai

toujours cru pour ma part que la « littérature mondiale » désignait l'ensemble des chefs-d'œuvre littéraires de l'humanité. Le terme évoque pour moi une bibliothèque idéale que certains pourraient s'acheter – et pourquoi pas au mètre ? –, mais que personne ne peut lire en entier. Comme s'il suffisait de savoir qu'elle existe pour devenir meilleur, c'est-à-dire plus imprégné de justice et plus ferme dans ses jugements. J'ai lu, comme tout le monde, plusieurs des ouvrages qui la composent. Et j'ai eu ce sentiment, à chaque fois, que j'éprouvais au plus profond de moi ce que peut être la magnanimité, la sagesse ou, tout simplement, l'esprit.

MOI : Votre point de vue fleure bon l'humanisme. Ainsi le monde embrasse toute l'humanité actuelle et passée, et la littérature n'accueille qu'une part minime, et rigoureusement choisie, de tout ce que l'être humain a pu écrire en matière de fiction. Plus encore, la fréquentation de ce Panthéon universel et éternel est partie intégrante de l'éducation d'un citoyen éclairé, de sa *Bildung*. Vous n'êtes cependant pas sans savoir qu'on a reproché à votre conception d'être, à choix, eurocentrique, bourgeoise ou patriarcale.

LUI : La question du canon... Quand on y ajoute des œuvres écrites par des femmes, les homosexuels se plaignent de ne pas y être représentés ; quand on y ajoute enfin des textes exemplaires d'une certaine culture homosexuelle, la liste des « classiques » n'est plus qu'une juxtaposition de titres sans principe d'ensemble... et les peuples sans écriture réclament alors qu'on y inclue la littérature orale !

MOI : Pourquoi ne pas en conclure que c'est l'idéal même du canon qui pose problème aujourd'hui ? La « littérature mondiale », telle que vous l'avez définie, repose sur une sélection drastique des œuvres retenues, parmi des centaines de milliers, sinon des millions, de textes écrits sur plusieurs millénaires. Qui aurait l'autorité d'opérer un tel choix ? Selon quels critères ? Et à quelles fins ?

LUI : Seriez-vous un Bakounine des études littéraires ?

MOI : Mon ambition n'est pas de corriger ou de compléter le canon de la « littérature mondiale », ni d'en interdire toute anthologie. Il y a certes une part d'arbitraire dans toute sélection de textes, mais on peut y déceler aussi des critères et des arguments justificatifs. Autrement dit, je ne cherche pas à définir plus rigoureusement la « littérature mondiale », mais à élucider les usages qui ont été faits de ce terme.

LUI : C'est une bien étrange manière d'aborder le problème : tourner autour du pot sans se soucier de ce qu'il contient ! J'appelle cela de l'érudition creuse.

MOI : Car vous êtes persuadé que les mots importent moins que les choses qu'ils désignent. Je pense au contraire que la réalité ne nous devient intelligible qu'au travers des catégories qui nous servent à l'appréhender. Faire l'histoire de la « littérature mondiale » implique alors de déployer les significations attachées à ses emplois particuliers, c'est-à-dire de restituer la variation historique de ses contextes d'usage *et* de ses référents. Cette forme d'érudition serait creuse, si elle ne nous renseignait pas sur ce qu'on a pu penser de la *réalité* de la « littérature mondiale ». C'est le deuxième écueil à éviter lorsqu'on se lance dans une telle entreprise : la tentation est grande, en effet, de traquer les usages les plus rares de la notion et d'oublier en chemin, pour ainsi dire, les raisons pour lesquelles une telle recherche pourrait faire sens aujourd'hui.

LUI : J'imagine que les exemples ne manquent pas.

MOI : Dans les années 1980, un chercheur allemand a déniché un prédécesseur supposé de Goethe, Christoph Martin Wieland. Ce dernier avait en effet utilisé le terme de *Weltliteratur* en marge du manuscrit inédit de l'une de ses traductions de Horace. Or, Wieland est mort en 1813.

LUI : Notez qu'il est mort à Weimar, ce qui n'est pas sans intérêt. Goethe aurait pu en avoir connaissance.

MOI : Il y a bien sûr un enseignement à tirer de cette occurrence

antérieure à 1827. Mais lequel ? Que Goethe a été « influencé » par un écrivain plus âgé que lui d'une quinzaine d'années ? Cela ne change rien au fait que la postérité de la notion tient à la publication et à la traduction des conversations de Goethe avec Eckermann, où se trouvent la plupart des remarques de l'écrivain sur la *Weltliteratur*. C'est la notoriété de Goethe, et non son statut de néologue, qui a compté ici. Par ailleurs, Wieland utilisait le terme dans un tout autre sens, que personne ne développera après lui. Et pourtant... ce tir groupé d'usages à Weimar même, dans l'intervalle d'une vingtaine d'années, me laisse songeur. J'y vois une invitation à contextualiser les usages de la « littérature mondiale » à une échelle particulière : celle des villes.

LUI : Vous voulez dire qu'on n'employait pas le terme dans les campagnes...

MOI : Ne vous méprenez pas : il n'y a dans ce parti pris aucun jugement de valeur. J'évoque une stratégie de recherche. Et cet angle d'attaque, si vous préférez, s'inscrit dans le sillage de certains historiens français qui privilégient depuis près de dix ans le concept de « capitale culturelle », parce qu'il ancre une histoire transnationale des échanges intellectuels dans une forme de *localité* très heuristique : à la fois soustraite à la fausse évidence de la cohésion nationale et ajustée à certains des modes les plus effectifs de la sociabilité savante ou artistique.

LUI : Il serait en effet anachronique de parler d'une « culture allemande » à l'époque du grand-duché de Saxe-Weimar-Eisenach. La « littérature nationale » n'était alors qu'un mot d'ordre des romantiques libéraux...

MOI : ... auquel, précisément, s'opposa cet autre mot d'ordre de la « littérature mondiale ».

LUI : Si je vous comprends bien, la notion de « littérature mondiale » a contribué à façonner les contextes où elle prenait sens. Evoquer un certain état de la littérature « allemande » pour expliquer l'atta-

chement de Goethe à la *Weltliteratur* reviendrait rétrospectivement à prendre fait et cause pour certains ses détracteurs, davantage attachés à l'idée de *Nationalliteratur*.

MOI : On s'interdirait aussi d'envisager que la notion goethéenne puisse *ne pas* engager une géographie des échanges littéraires compartimentée en Etats-nation.

LUI : Etes-vous en train de suggérer qu'il faudrait penser l'émergence de la « littérature mondiale » dans le cadre d'une culture propre au grand-duché de Saxe-Weimar-Eisenach ?

MOI : Non, j'insiste sur la vertu heuristique d'un rééchelonnement des échelles d'analyse. Commençons par nous imprégner de ce qu'était Weimar dans les années 1810-1820. Il nous apparaîtra bientôt que la ville se caractérisait certes par une vie culturelle locale relativement dense, centrée pour Eckermann, par exemple, autour des institutions théâtrales et des soirées chez Goethe, mais que ce dernier recevait également tous les jours ou presque des visiteurs, des lettres, des revues, des livres et des cadeaux en provenance de toute l'Europe. Autrement dit, Weimar ne désigne pas pour l'historien un territoire administratif strictement délimité, mais l'ensemble des interactions sociales, parfois cosmopolites, qui y prenaient place dans ces années-là.

LUI : Et vous voudriez élargir votre histoire à toutes les « capitales » culturelles dans lesquelles la notion de « littérature mondiale » s'est implantée durablement ? Un tel projet n'exige pas seulement de l'érudition, mais presque de l'omniscience !

MOI : Il ne s'agit pas d'accumuler, mais de mobiliser des données empiriques. Prenons un autre exemple. En 2008, un universitaire allemand a détrôné Wieland en arguant qu'un emploi du terme de *Weltliteratur* était attesté dès 1773 dans un ouvrage publié à Göttingen par August Ludwig Schlözer. La démonstration est d'autant plus convaincante que cette acception de la *Weltliteratur* sera parfois convoquée par Goethe : Schlözer y défend l'apparte-

nance de plein droit de la littérature islandaise médiévale à la « littérature mondiale ».

LUI : Je souscris doublement à cette idée, comme vous vous en doutez...

MOI : Pour l'historien, ces correctifs sont précieux ; mais ils ne sont pas toujours cruciaux. Si vous m'autorisez une métaphore informatique, on pourrait dire que l'interprétation historique a besoin d'un logiciel, mais qu'il n'est pas impératif de le mettre à jour tous les mois.

LUI : Cette image est bien plus riche et plus risquée que vous ne semblez le penser !

MOI : Soit. Il m'importait surtout de vous convaincre de ceci : que le régime documentaire de l'interprétation historique n'est pas l'exhaustivité ; et que l'historien, tel que je le conçois, s'éloigne sur ce point de votre érudit.

LUI : Que faites-vous donc de Schlözer ?

MOI : Il m'embarrasse.

LUI : Parce que la date de parution de son ouvrage vous oblige à reculer d'un demi-siècle le point de départ de votre récit historique.

MOI : J'y ai réfléchi. Mais je suis arrivé à la conclusion que 1827 ne représente pas une *origine* quelconque de la notion de « littérature mondiale », mais ce que Foucault a appelé un « point de cristallisation » historique. Une constellation sémantique de la *Weltliteratur* se stabilise sous la plume de Goethe entre 1827 et 1832. Elle se nourrit non seulement – j'en fais l'hypothèse – des considérations de Schlözer sur les sagas islandaises et d'un contexte weimarois que Goethe partageait avec Wieland, mais sa plasticité même, et la légitimité internationale de l'auteur de *Werther*, lui ouvrent alors un devenir inédit de réappropriations ultérieures.

LUI : L'antériorité de Schlözer ne nous serait devenue significative qu'en raison de ce Goethe fera plus tard de la notion...

MOI : Au vu des recherches actuelles, en tout cas, l'usage qu'il fait du terme de *Weltliteratur* en 1773 ne tire son relief que de ce qu'il pourrait annoncer de la notion goethéenne.

LUI : Votre récit historique commencerait donc en 1827.

MOI : Son fil rouge devrait du moins relier plusieurs pôles dont Goethe, c'est-à-dire le Weimar des années 1820, ne serait pas le moindre.

LUI : Il aurait toutefois, au plan chronologique, une prééminence indéniable.

MOI : Si les questions que l'on se pose aujourd'hui ne nous avaient pas laissé espérer que la notion de « littérature mondiale » pouvait y répondre à sa manière, cette histoire de la *Weltliteratur* n'aurait d'intérêt que pour les seuls spécialistes de Goethe ; et la « situation de Weimar » dans les années 1820 ne nous serait pas apparue dans sa particularité. La chronologie ne devrait pas s'imposer au détriment de ce chassé-croisé du présent et du passé.

LUI : Insinuez-vous que la « littérature mondiale » a une actualité telle, de nos jours, que vous avez été incité à tirer au clair ce qu'on a pu en dire et en faire depuis près de deux siècles ? Et que votre attention au passé découle d'abord d'une difficulté à penser le présent ?

MOI : Vous tombez dans la formule ; mais celle-ci n'est après tout pas si fausse. L'achalandage du kiosque dont nous parlions tout à l'heure, si on ne le tient pas pour allant de soi, nous invite à interroger une certaine forme de mondialisation de la littérature. La tâche est ardue, et les concepts dont nous avons hérités ne sont plus suffisants, parce qu'ils avaient été forgés pour comprendre une autre réalité. Dans les années 1960-1970, le contexte national suffisait à rendre compte de maints phénomènes ; quant à la distinction que vous évoquiez entre la littérature commerciale et la littérature proprement dite, elle participait d'un imaginaire des avant-gardes alors très vivace. Il y avait d'un côté, pensait-on, les grandes œuvres

mûries dans un espace national, et reconnues dans d'autres pays grâce au travail de quelques passeurs culturels au talent de découvreurs ; et il y avait, de l'autre, la « littérature de gare » dont la diffusion dans toutes les langues s'expliquait par une uniformisation des goûts littéraires imposés par l'idéologie dominante. Comme on l'a vu dans les cas des ouvrages vendus dans cet aéroport, la nationalité des auteurs pèse certes sur la reconnaissance de leur œuvre, mais il est difficile de saisir de quelle manière. Est-ce le même passeur au goût sûr qui fait parvenir jusqu'ici les romans de Marc Lévy et de José Saramago ? C'est peu probable. Quant à l'avant-garde ou, pour utiliser un registre moins prométhéen, l'élite présumée des écrivains consacrés par leurs pairs, elle se mêle ici aux auteurs les plus résolument soumis à la logique marchande.

LUI : Pour l'appartenance nationale, je vous accorde ce droit d'inventaire. Mais je persiste à penser qu'il existe de la bonne et de la mauvaise littératures. Je sais, en le lisant, quand un ouvrage est un chef-d'œuvre et quand il n'est au contraire qu'un produit de consommation de plus... sans doute est-ce l'humaniste en moi qui s'exprime encore ! Si je résume donc notre discussion, car je crains que nous ne devions nous séparer bientôt, ce n'est pas l'actualité de la « littérature mondiale », prise dans son acception humaniste, qui vous a poussé à réfléchir sur l'histoire de cette notion.

MOI : Effectivement. Ce qui a d'abord retenu mon attention, ce fut la mobilisation de la notion de « littérature mondiale » dans plusieurs tentatives de renouvellement de la littérature comparée et de la sociologie de la culture. Franco Moretti, David Damrosch, Homi Bhabha, Emily Apter, Gayatri Spivak et, de façon plus indirecte, Pascale Casanova, pour ne citer que quelques noms qui pourraient vous être connus, ont employé cette notion.

LUI : Récemment ?

MOI : Depuis une vingtaine d'années, maintenant. Dans un premier temps, j'ai cru que c'était l'indice qu'un domaine de recherche était

en passe d'émerger. Une polarisation se dessinait entre les promoteurs et les détracteurs de la « littérature mondiale » – la « world literature », en l'occurrence –, et j'y voyais la preuve d'une lutte intellectuelle en cours pour la définition de ce nouveau paradigme. LUI : Pour le jeune chercheur que vous étiez, il y avait une niche à investir.

MOI : Il s'agissait d'enthousiasme, plutôt que de calcul. Imaginez : une communauté composée de chercheurs dont j'estimais par ailleurs les travaux individuels forgeait sous mes yeux de nouveaux outils de description, de comparaison et d'interprétation, dont on pouvait attendre qu'ils propulseraient l'histoire ou la sociologie de la littérature dans le monde contemporain !

LUI : Vous n'échappez pas toujours à la formule, vous non plus. Et j'avoue qu'ici je ne vous suis plus.

MOI : Dans les années 1990, j'ai été formé dans le cadre des théorisations des années 1960-1970 : microlecture décontextualisée, histoire de la culture essentiellement nationale, stylistique monolingue...

LUI : Avant que vous ne vous posiez en pauvre « enfant du siècle », permettez-moi de vous faire remarquer que nous ne sommes que rarement représentatifs de notre génération ! Et puis, à suivre cette pente, vous en viendriez à faire de la « littérature mondiale » une panacée un peu trop commode. J'ai compris l'enthousiasme que vous avez pu éprouver voici dix ou quinze ans. Mais les motifs que vous pourriez m'en donner m'importent moins que l'impulsion qu'il a pu donner à votre trajectoire intellectuelle. Pardonnez ma franchise, mais l'heure tourne ; et j'aimerais me séparer de vous en ayant une idée claire de ce qui vous intéresse dans la notion de « littérature mondiale ».

MOI : Très bien. Ce faisceau d'interrogations dont la « littérature mondiale » semblait être le centre de gravité, la matrice épistémologique, promettait d'enrichir l'analyse des œuvres littéraires d'une

attention à leur circulation transnationale. Cet infléchissement s'imposait, pour ainsi dire, dans le cas des littératures dites postcoloniales, – si vous êtes d'accord de désigner par « postcolonie » une période historique plutôt qu'une situation de domination culturelle transhistorique...

LUI : Il m'est difficile de me faire un avis sur votre argument, si vous me laissez au milieu du gué...

MOI : Je vous le concède. Ainsi, l'ère des indépendances nationales s'est accompagnée d'une réactivation ambivalente des traits culturels « propres » à chacun de ces pays émergents, dans la mesure où le processus d'institution d'un Etat-nation s'est à la fois dressé contre les différents héritages coloniaux et dans la continuité de ce que pouvaient penser d'une telle rupture des acteurs souvent formés dans des institutions occidentales. Autrement dit, les écrivains postcoloniaux exemplifiaient une « altérité mêlée » rétive à l'embrigadement national.

LUI : La plupart d'entre eux ont même écrit des textes très lucides sur leur condition d'écrivain ou d'intellectuel tiraillé entre plusieurs communautés. J'ai lu en son temps le *Discours antillais* d'Edouard Glissant : quel choc !

MOI : On pourrait aller jusqu'à dire que cette expérience de l'appartenance multiple, avec ce que cela a impliqué de loyautés contradictoires, est pour beaucoup dans l'insatisfaction ressentie par maints chercheurs à l'égard de catégorisations comme celles de littérature « anglaise », « américaine » ou « française » et, dans un registre moins national que linguistique, de littérature « anglophone » ou « francophone ».

LUI : Je reviens maintenant avec votre question de la « postcolonie »...

MOI : La constitution des cultures littéraires gagne donc à être pensée d'un point de vue transnational à partir de la seconde moitié du XXe siècle, sinon dès le derniers tiers du XIXe siècle.

LUI : Vous interdiriez donc aux troubadours et aux trouvères des XIIIe et XIIIe siècles de circuler de cour en cour à travers le continent européen ?

MOI : Au contraire. Et je ne leur interdirlrais pas non plus d'emprunter à la poésie lyrique arabe plusieurs des formes qu'ils employèrent par exemple dans leurs combinaisons de rime. Saviez-vous, à ce propos, que le terme même de « troubadour » plonge son étymologie dans la langue arabe, ou du moins dans l'usage qu'en faisaient les populations mozarabes de la péninsule ibérique ?

LUI : Je pensais que la lyrique médiévale s'était mâtinée de littérature arabe à la cour sicilienne de Frédéric II de Hohenstaufen.

MOI : Les spécialistes en débattent encore. Mais ils sont de plus en plus nombreux à accorder une importance décisive aux échanges culturels translinguistiques, – et non pas transnationaux, puisque la nation était à l'époque presque impensable comme telle.

LUI : L'Andalousie était-elle donc une sorte de « postcolonie » ?

MOI : L'analogie est tentante, mais elle est trompeuse. Il suffit, pour revenir à la « littérature mondiale », d'insister sur le fait que son usage par des chercheurs contemporains m'a suggéré qu'une telle histoire globale de la littérature était nécessaire pour la modernité postcoloniale, mais qu'elle était aussi souhaitable sur la très longue durée culturelle.

LUI : Pourquoi ne pas vous lancer d'emblée dans cette histoire, au lieu de réfléchir aux diverses façons dont on en a conceptualisé l'objet depuis Goethe ?

MOI : Avant que la « littérature mondiale » ne désigne l'objet possible d'une histoire, il convient de s'assurer que l'on sait de quoi l'on parle lorsqu'on utilise le terme, et que ce dont on parle est défini de manière suffisamment rigoureuse et opératoire. Dans le cas contraire, le chercheur se perdra dans les archives presque infinies de tout ce que l'humanité a écrit ou déclamé !

LUI : Mais les chercheurs que vous mentionniez tout à l'heure ne

se sont-ils pas déjà entendus sur une définition minimale ? N'ont-ils pas proposé des pistes que vous pourriez suivre après eux ?

MOI : Après la phase d'enthousiasme que ces nombreuses occurrences contemporaines du terme de « littérature mondiale » avaient suscité en moi, un autre sentiment m'a progressivement gagné : la perplexité. A y regarder de plus près, en effet, j'ai découvert que ces usages sont si différents qu'ils en deviennent presque inconciliables. Ces auteurs ont l'air de ne pas être d'accord ; mais ils parlent surtout chacun d'autre chose. Certains dénoncent la conception humaniste de la « littérature mondiale », on l'a vu ; d'autres insistent sur l'adaptation de la « littérature mondiale » aux conditions d'enseignement désormais multiculturelles ; et quelques-uns brandissent la notion comme un étendard de ralliement à une approche transnationale de la littérature.

LUI : Il vous suffirait de choisir l'une de ces définitions, et de vous mettre au travail.

MOI : Pensez-vous que ces définitions soient parfaitement explicites et distinctes ? Elles sont souvent implicites, au contraire, parce qu'elles s'inscrivent dans des séries de formulations antérieures qui sont devenues trop évidentes pour qu'on en interroge les présupposés. Et elles ne sont pas distinctes, parce qu'à défaut d'interroger ces présupposés sédimentés on les additionne parfois sans se douter de l'incohérence qui en résulte. Aussi l'élucidation de ce que charrie chacun de ces usages contemporains n'est-elle pas un exercice d'érudition, mais une intervention ciblée dans cette arène de controverses.

LUI : Et si vous reveniez à Goethe ?

MOI : Nous ne nous doterions pas pour autant d'une définition univoque. Je vous l'ai dit, les exégètes tirent des bribes laissées par Goethe sur la question des acceptions très différentes du terme de *Weltliteratur*. Surtout, la plupart des chercheurs contemporains qui débattent de la « littérature mondiale » opèrent eux-mêmes ce

« retour à Goethe » ! Et cela dure depuis près de deux siècles !

LUI : Vous voulez dire qu'on disserte sur ce point-là de la doctrine goethéenne depuis si longtemps, et qu'aucun consensus ne s'est dégagé sur le sens que l'écrivain attribuait à ce terme ?

MOI : C'est qu'on revient toujours à Goethe avec une idée derrière la tête. Or cette idée change au gré des époques, des lieux, des institutions et des positionnements individuels. Il y a le Goethe de la correspondance, c'est-à-dire l'épistolier qui adapte son discours à son interlocuteur ; le Goethe d'Eckermann, celui des *Entretiens* ; le Goethe de Marx et de Engels ; le Goethe de Gorki, lorsqu'il fonde les « éditions de la littérature mondiale », et le Goethe du Staline de l'Institut de littérature mondiale ; le Goethe d'Auerbach, d'Etiemble, de Said, de Casanova, de Moretti, de Damrosch ou de Prendergast. Sans compter même les innombrables commentateurs de Goethe qui n'ont pas tant cherché à *utiliser* la notion qu'à en dégager le sens le plus plausible : Wienbarg, Gutzkow, Laube et Mundt, Martin, Elster, Meyer ; ou, plus récemment, Strich, Steinmetz, Steinecke ou Koch.

LUI : C'est une véritable boîte de Pandore que vous ouvrez devant moi ! Je commence à comprendre pourquoi personne ne s'est encore donné la peine de démêler tous les « présupposés impensés » de ces innombrables auteurs.

MOI : Je ne serai pas le premier, rassurez-vous.

LUI : Vous voulez dire qu'en plus des commentateurs spécialistes de Goethe et des intellectuels ou des chercheurs qui se sont emparés du néologisme goethéen sans ambitions exégétiques particulières, il existe déjà des histoires de la « littérature mondiale »... Tout cela m'a l'air bien encombré : et vous refusez l'étiquette d'érudit !

MOI : Comme je vous le disais, je ne vise pas à produire une bibliographie exhaustive des usages de la notion ; on peut l'obtenir en compilant les travaux existants. Ce qui m'importe, c'est de parcourir certains pans de cette histoire en vue de mettre au jour des lignes

de force qui éclairent les malentendus contemporains autour de la notion.

LUI : J'imagine que, vous aussi, vous avez une petite idée derrière la tête.

MOI : Cette enquête aura trois volets. Un premier portera principalement sur le second tiers du XIXe siècle. J'envisage de l'intituler « Cosmopolitismes ». On y suit l'émergence de la notion de *Weltliteratur* comme mot d'ordre esthétique-politique fortement teinté d'un humanisme hérité des Lumières. S'ouvre ensuite la période des « Pédagogies » de la « littérature mondiale ». La notion sert la propagande communiste, en même temps qu'elle s'invite dans les écoles américaines et, plus tard, dans des « anthologies of world literature » fortement idéologisées. On forme de futurs « citoyens du monde » à être libres, mais à l'aune de valeurs presque opposées. Nous arrivons aux années 1950-1960, durant lesquelles la notion s'implante durablement dans les débats savants. Elle est toujours politique, mais presque en sourdine : c'est sa légitimité en tant que catégorie descriptive qui est discutée, dans la mesure où on la soupçonne d'être encore indissociable des « pédagogies » de la première moitié du siècle. Ce dernier volet des « Controverses » s'achève sur la discussion des travaux les plus récents, et tente de montrer combien les généalogies retracées dans les deux premières parties éclairent les écarts aussi bien épistémologiques que politiques et moraux qu'on observe entre ces usages contemporains.

LUI : C'est tracé d'une main de géomètre : une périodisation stricte, des enjeux clairs, une conclusion imparable... cette démonstration est très séduisante, mais je pense à tous ces auteurs différents...

MOI : Les périodes ne sont pas des « époques » closes sur elles-mêmes. Elles se chevauchent et s'imbriquent. L'ère des « pédagogies » survit à l'avènement des « controverses », mais c'est souvent dans d'autres lieux ou avec des incidences indirectes sur les débats savants. Quant à la pluralité des conceptions de la « litté-

rature mondiale » qu'une telle périodisation risquerait, si je vous comprends bien, d'agrèger en un artefact de *Zeitgeist* partagé par tous les contemporains, je songe à en donner une idée au lecteur : je distribuerai les usages de la notion en fonction des villes où on se l'est réappropriée de façon significative.

LUI : Là encore, c'est postuler que tous les habitants de Weimar dans les années 1820-1830 pensaient la même chose de la *Weltliteratur*.

MOI : Disons que la ville, entendue comme une échelle d'analyse propice à un certain grain sociologique ou ethnographique, facilite une contextualisation fine des clivages intellectuels. Songez : Weimar, 1827 ; Bruxelles, 1847 ; Petrograd, 1918 ; Moscou, 1938... ne percevez-vous pas dans cet inventaire très spécifié une forme de particularisation des usages de la « littérature mondiale » ?

LUI : Je vois les rues de plusieurs de ces villes que je connais. Le nom de Petrograd me rappelle un passé révolu, et ce souvenir convoque des images précises de mille choses qui m'étaient en partie étrangères. Et pourtant, je sens monter en moi une nostalgie que je ne m'explique pas... une sorte de mélancolie incongrue.

MOI : Cela signifie que l'on se trouve, pour ainsi dire, à hauteur d'expérience. C'est l'essentiel : car je crains par-dessus tout d'être amené, par une sorte d'inertie propre à certains concepts des sciences sociales, à me prévaloir d'un surplomb quelconque par rapport aux auteurs qui ont réfléchi à la « littérature mondiale ». J'ai trouvé cette parade de les inscrire dans un contexte assez situé pour qu'il fasse office de garde-fou contre les généralisations hâtives et involontaires. En émiettant ainsi les lieux d'ancrage pertinents, je me tiendrai pour ainsi dire près des individus qui ont pensé la « littérature mondiale », sans toutefois céder au régime d'abstraction que la notion elle-même a le plus souvent impliqué.

LUI : Parler de la mondialisation de la « littérature mondiale » autrement que ne vous le suggèrent les usages les plus fréquents de la notion... Cette approche critique me met l'eau à la bouche, et

je regrette de vous avoir rencontré entre deux avions. Mais comme tout cela paraît bien avancé, l'ouvrage sera facile à écrire et je le lirai donc bientôt...

MOI : Le ton me pose encore problème. Je ne sais pas encore comment styliser cette historicisation complexe de l'interpénétration du passé et du présent. Et puis, il y a la tentation du dernier mot à laquelle je ne résisterai que difficilement. Quant aux villes, comment en faire des centres culturels vivants plutôt que des points abstraits sur des cartes ?

LUI : Décidément, que de scrupules ! Et moi qui croyais qu'il suffisait d'enchaîner des arguments valides pour faire acte de science ! Que me chantez-vous avec cette idée de ton ? Laissez cela aux écrivains.

MOI : Il ne suffit pas d'être logique pour être rationnel. Entre le logicisme et l'opinion, il y a toute une gamme d'assertions conformes aux règles savantes d'administration de la preuve. Le plus difficile n'est pas de les inventorier, mais de choisir le mode d'argumentation le plus adapté à l'objet que l'on traite.

LUI : Et, dans ce choix, vous faites intervenir pour votre part des critères à la fois épistémologiques, éthiques et rhétoriques.

MOI : Avec les impératifs suivants : ne pas couper le passé du présent, ni prétendre au Grand Récit de la « littérature mondiale » ; ne pas me situer en surplomb de ce que j'étudie ; trouver la forme qui exemplifie ces partis pris jusque dans le rapport aux lecteurs.

LUI : Vous êtes à l'aise dans la conversation. Pourquoi ne pas continuer cette enquête sous forme d'entretien ? D'autres l'ont osé avant vous, souvent avec succès.

MOI : On me reprocherait un manque de sérieux, la facilité, l'affectation.

LUI : Une telle résolution pourrait au contraire lever maintes apories. Et puis n'était-ce pas la forme sous laquelle la notion de « littérature mondiale » a d'abord été connue du public ? Ce serait

un troublant « retour à Goethe », pour le coup !

MOI : J'ai apprécié cette conversation parce que je discutais avec vous. Il y aurait quelque chose de forcé à tâcher de dialoguer tout seul.

LUI : Pour ma part, je serais ravi de reprendre cette discussion une autre fois, et ailleurs que dans cet aéroport. Quelle serait la première halte de votre enquête ?

MOI : Weimar.

LUI : Il se trouve que je serai bientôt en Allemagne, et que je trouve cette ville charmante. Ce serait l'occasion pour moi de revoir quelques amis de longue date.

MOI : Je serais ravi de vous revoir là-bas pour continuer cette conversation.

LUI : Avez-vous déjà un titre pour l'ouvrage ?

MOI : *Spectres de Goethe*.

LUI : C'est bien trouvé. Le titre est très important. Il doit claquer !
Affaire conclue ?

Rendez-vous fut donc pris, après quoi je le vis se fondre dans la file qui s'apprêtait à monter dans le même avion que lui. Tout de noir vêtu, il me fit penser à ce personnage de l'*Arche russe* de Sokourov qui dialogue avec le réalisateur tout au long du film : sans la caméra, il n'y aurait pas ce long travelling dans l'histoire ; mais sans ce visiteur étranger que la caméra suit dans les salles du musée de l'Ermitage, le passé n'aurait pas resurgi pas avec une telle intensité. Les passagers pour le vol que je devais prendre se dirigeaient vers la porte d'embarquement. Je repris mon carnet et jetai, à la hâte, quelques notes destinées à préciser les liens suggérés par son titre entre cet ouvrage à venir et *Spectres de Marx* de Jacques Derrida.